

## **L'invention freudienne**

### **INCONSCIENT ORGANISATION SOCIALE COLLECTIF**

**Actes des 5<sup>es</sup> journées de l'invention freudienne  
9 – 10 – 11 mars 1990**

#### **Inconscient et culture**

Marc LE BAILLY

Bien évidemment, il n'est pas question de reprendre ici le débat d'un inconscient qui pourrait être collectif. S'il y a des significations implicites des systèmes d'énoncés, il n'y a pas d'inconscient collectif. Pas plus qu'il n'y a un penser collectif. Mon propos est plus modeste. Puisque ce travail s'inscrivait dans le cadre de journées d'études j'allais simplement, vous faire part de quelques menues idées arachnéennes sur les relations qu'entretiennent l'élaboration d'une théorie prenant en compte l'hypothèse de l'inconscient et d'éventuels déterminismes culturels. D'ailleurs, cela tombe bien que ce ne soit que des journées études. Ces temps, je ne m'en ressens guère d'y aller d'un quelconque frayage. Il faut dire que, quand on se risque à «adresser», ne serait-ce qu'à une fraction amie de la communauté psychanalytique, on n'est pas pour autant à l'abri de réactions colériques et nourrissonnes. Il n'est pas même exclu que ce type de réaction ne vienne des personnes prétendues référentielles. C'est à la fois du plus haut comique et désagréable. C'est sans doute parce que chez les psychanalystes il y a de la communauté (associative) et pas de collectif. Remarquez, Freud s'en était le premier

accommodé qui avait tenté de faire passer, sans transition, ses disciples de la « horde » à « l'association internationale » (du groupe « naturel », où les enjeux libidinaux priment, à l'organisation juridique, universelle, à vocation déséxualisante) sans prétendre qu'il y eut une autre forme de collectif. Il faut tout de même rappeler que cette orientation vers une organisation juridique internationale, qu'il prôna dès 1910, rencontra une forte opposition bien que, dans l'esprit, il s'agissait de se doter des moyens d'apporter « soutien et amitié » à ceux d'entre les psychanalystes qui rencontraient l'hostilité dans leur pays. En particulier Abraham craignait que cette option juridique ne débouche sur la censure et la stérilisation de la créativité. L'autre déconvenue serait que « l'adresse » ne soit accueillie par une communauté dont la consensualité soit telle que l'expression en soit perdue au profit d'un échange des énoncés (transformés ou non) qui participerait à la confection de la langue. Babel toujours recommencée qui annule l'effet d'invention singulière au profit de l'édification d'une unilangue d'institution. Qu'il n'y ait pas d'auteur, au sens d'un investissement narcissique secondaire sur l'oeuvre écrite par celui qui la profère (manière d'identification à la chose écrite) soit. Mais cela n'autorise pas la dénégation de l'invention d'une expression singulière irréductible.

C'est vrai qu'il ne faut pas rêver. Quoique la théorie du rêve, telle que Freud l'élabore à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, et surtout l'ersatz irremplaçable qui s'en détache, comme à l'insu, au final de cette oeuvre sous les espèces d'un concept (ou devrais-je dire d'un axiome qui ne souffrirait que d'être définissant sans autoriser aucune déduction mais du fait même d'être énoncé, permettrait d'asseoir la construction, latérale, de la théorie psychanalytique telle qu'elle appréhende le réel de la réalité psychique) reste centrale pour l'expérience psychanalytique. Sur cette fonction déterminante de ce concept « ersatz », je ne manquerai pas de revenir.

Une des petites idées qui m'est venue, depuis le moment où je me suis autorisé à causer, pourrait s'énoncer interrogativement sous la forme suivante : « L'inconscient, qui est par définition a-culturel, peut-on en inventer la théorie en dehors de toute influence des énoncés culturels dont on est issu ? » Ou plus prosaïquement : « Est-il possible d'élaborer une théorie métapsychologique à partir de l'hypothèse de l'inconscient sans que cette hypothèse elle-même ne soit induite par déterminisme issu de la consistance culturelle à partir de laquelle elle est posée ». En fait les deux questions ne sont pas équivalentes. Et répondre oui à l'une n'implique pas que l'on réponde de même à l'autre. Parce que celle réputée plus prosaïque n'est pas seulement plus générale mais affecte un point d'épistémologie qui questionne si ce n'est la découverte freudienne elle-même, tout au moins ses conditions d'apparition. Ainsi ces deux questions, puisqu'elles ne prennent pas en compte les mêmes conséquences, ne mettent pas en jeu les mêmes causalités :

- La première concerne les rapports de l'invention à l'héritage culturel de celui qui élabore. A ce titre elle ne concerne que les écarts de modélisations singulières à la norme (le corpus freudien) tolérables pour s'inscrire dans la dynamique du mouvement psychanalytique. Il s'agit de savoir si les déterminismes culturels « transforment » l'élaboration freudienne, c'est-à-dire la ravalent au niveau d'un mythe,

ou s'ils permettent des remaniements (en tant qu'un remaniement s'oppose au régime de transformation producteur de l'engendrement des variantes des mythes) de modélisation qui rendent compte, génération après génération, de la transmission de la chose freudienne.

- La seconde porte sur la validité de la découverte Freudienne elle-même en tant qu'elle atteste d'un effet de vérité concernant l'hypothèse de l'inconscient comme fondement réel de la réalité psychique. En d'autres termes, l'hypothèse de l'inconscient est-elle un remaniement culturel d'un effet de vérité préalablement dévoilé comme origine d'un autre corpus d'énoncés (alors la découverte freudienne ne serait qu'une invention de Freud) ou, quoique s'inscrivant dans une consistance culturelle donnée révèle-t-elle un trait qui autorise une mutation dans l'appréhension de la réalité psychique ?

Bien évidemment, ces questions me sont venues à partir d'expériences personnelles. Dès l'instant où on se met soi-même à élaborer, ne fut-ce qu'à un niveau modeste, on s'aperçoit que ce qui, pour soi paraît d'évidence ne l'est absolument pas pour ceux même proches et issus du même courant de pensée. Même si vous travaillez étroitement avec eux. Je m'en suis rendu compte quand je me suis intéressé au statut et à la fonction de la parole. Il m'est apparu évident que la parole articulée était du point de vue de la réalité psychique non adressée, non adressante. A l'époque je disais que l'inconscient désigne «l'instance métapsychologique où l'effet de parole, seul dégagement possible à l'arbitraire tyrannique attribué de l'être parlant, effaçait la langue comme instituant». L'acte de parole fait non seulement obstacle à la répétition et à l'institution de la langue, mais aussi efface le support même de sa langue. Dans cette acception, la parole, dans son intransitivité, fait obstacle à la compulsion sémantique. Et le parlêtre se trouve en position paradoxale d'être à la fois producteur-esclave de significations intarissables dont l'apparente efficacité explicative n'atteste d'aucune consistance, et désirant sans supposition d'aucune signification. Hypothèse qui permet de préciser l'aphorisme lacanien où l'homme ne serait pas, génériquement, «malade du langage» mais affecté par le fonctionnement parasitaire de la langue. Cela implique que la parole effracte le champ sémantico-sémiologique pour ouvrir une fonction de stricte consistance sémiotique. Pour le dire bêtement : la parole n'est pas seulement faite pour communiquer, pour s'adresser à l'autre, mais concerne l'effectuation du désir. C'est vrai qu'en sortant l'acte de parole de sa fonction de nomination, du même coup on lui ôte toute efficacité symbolique. Ce qui n'est pas sans poser problème à notre génération d'analystes nourrie au lait impur de la «parole symbolique». Car la fonction symbolique, dans cette hypothèse, échoit à la compétence de la langue. Il est vrai que cela devient encore plus problématique quand on avance que le désir coextensif à l'acte de parole, serait non seulement an-objectal (il n'y aurait nul objet au désir) mais encore, et justement parce qu'an-objectal, il ne serait pas sexuel et n'émargerait pas au principe homéostatique du plaisir. Je dois dire que cela fait désordre, dans la mouvance lacanienne, où l'antienne place l'objet comme cause du désir

Vous conviendrez que cela pose question. Cela fait énigme, qu'à partir des mêmes enseignements des mêmes textes, des mêmes pratiques, on en arrive à de tels écarts d'élaborations théoriques. Vient alors la tentation «oedipienne» de résoudre cette énigme en se disant que d'autres déterminismes, hors du contexte de la psychanalyse, ont joué pour expliquer cette hétérologie généralisée. Et on en viendrait, quasiment poussé par une pulsion xénophobe, à dire que s'ils ne comprennent rien, c'est parce qu'ils ne sont pas des nôtres. Tout se passerait comme si à partir de la découverte freudienne «il y a de l'inconscient», l'invention qui préside à toute élaboration théorique ne pouvait se développer qu'à partir d'une axiomatique implicite (si ces deux termes accolés peuvent avoir un sens) dont les prémices et les règles de construction sont ceux du système d'énoncés et de la grammaire de la culture particulière dont on est issu et dans laquelle, quoiqu'on veuille, on reste situé. Si votre désir est sans objet et n'est pas sexuel, si votre parole intransitive n'est pas adressée, c'est la faute à Calvin et à sa prédestination prélapsaire.

Cette conclusion hâtive semble d'ailleurs se confirmer quand vous vous mettez à étudier les thèmes qui vous préoccupent chez les auteurs qui ont marqué le mouvement psychanalytique. Ainsi, dans le cadre d'un travail à l'Invention Freudienne, par le biais de la notion d'énergie psychique et de pulsion, nous avons tenté de savoir comment certains auteurs s'exprimaient. En effet quel que soit le degré d'orthodoxie des auteurs, le terme de désir n'est jamais ni contesté, ni discuté. Au point qu'on pourrait se demander, si toutes divergences théoriques affirmées par ailleurs, le désir ne resterait pas l'emblème d'appartenance à la communauté analytique. Prôner le désir (sexuel) c'est synecdotiquement affirmer qu'on en est. Aussi s'attacher à la pulsion consistait, indirectement, à en savoir plus sur la position réelle de chacun vis-à-vis du désir. De fait nous avons constaté, qu'en ce qui concerne la théorie des pulsions, chacun s'autorisait à une position «inventive» sensiblement différente de l'un à l'autre. Divergente à ceci près que dans chaque élaboration on retrouve, chez tous, l'idée d'un reste de pulsion déssexualisée, désintriquée, antagoniste au principe de plaisir, dont le régime économique serait de tension constante et entraînerait de l'instabilité.

Par exemple :

- Dans une lecture récente, Marie-Claude Reby faisait apparaître que Freud, quand on tente d'éclaircir sa position en 1937 (dans «Analyse terminée - analyse interminable») pour maintenir le dogme de deux pulsions originaires de vie et de mort (originaires, j'y insiste) en vient à postuler un rameau «instinctif» de la pulsion de mort qui n'aurait pas pour destin l'intrication avec la libido et qui serait facteur de perturbation et d'instabilité, d'une part de l'équilibre psychique, d'autre part du système d'homéostasie du principe de plaisir. Parce que rétif à toute intrication avec la libido et échappant à l'emprise de toutes les instances topiques (ça-moi - sur moi - idéal de moi), donc doublement délié, Freud voyait dans ce rejeton intraitable de l'instinct de mort la cause silencieuse - parce que irréparable métapsychologiquement - de la sombre destinée des êtres parlants. Et la certitude de l'inachevable d'une psychanalyse.

- Chez Mélanie Klein, cette pulsion déstabilisante est repérée, phénoménologiquement, à l'œuvre dans la phase paranoïde sous les espèces d'une pulsion destructrice persécutive. Mais pour Mélanie Klein, cette pulsion, quoiqu'elle doive être référée à la pulsion de mort, est d'abord conservatrice d'une intégrité morcelée, puis, de plus, une fois remaniée, structurante. Par rapport au pessimisme intégral dont fait preuve Freud, il y a une évolution notable puisque l'instinct de mort est totalement converti en agressivité «liée» et acquiert la fonction dialectique de conservation.
- Chez Winnicott, toujours à partir d'une lecture de Marie-Claude Reby, il semble que le dualisme des pulsions de vie et pulsion de mort soit abandonné au profit d'un autre dualisme qui oppose une pulsion libidinale et une pulsion potentialisant la vie. La encore, ce potentiel de vie est conçu comme agressivité qui se fusionne, pour partie, avec la libido. Le reste de cette «impulsivité», qui n'aspire à aucune satisfaction, se transforme en créativité primaire et permet l'avènement de l'espace transitionnel. Le pas franchi est qu'à la pulsion de mort, connotée du Thanatos grec, se substitue cette potentialité de vie antagoniste de la libido.
- Chez Lacan, dans sa lecture de «L'agressivité en psychanalyse», Alain Goubron, après un long travail de traitement textuel de ce texte, faisait apparaître que le dogme de la dualité originare des pulsions (pas la dualité elle-même) était abandonné. Issu de l'instinct de mort, pose comme concept limite d'avec le biologique, l'agressivité, métabolisée par l'investissement des imagos, se transforme en libido grâce à l'opération du miroir qui institue, dans la jubilation, le narcissisme primaire du sujet et transforme l'énergie pulsionnelle mortifère originare en libido-sexuelle.

A partir de ces quelques faits exposés sans rigueur démonstrative, on peut tirer deux types de conclusions en apparence contradictoires. D'abord, comme je l'ai fait apparaître, à dessein, on pourrait soutenir que les différences entre les auteurs seraient le résultat d'un «progrès» dans la formulation métapsychologique de la problématique des pulsions. L'hypothèse serait que les remaniements, dans l'élaboration théorique, fonctionnent sur les mêmes principes que l'évolution des espèces vivantes par mutations successives, dont les plus puissantes, sur le plan explicatif, l'emportent sur les plus faibles. Ensuite, et avec les mêmes éléments, on pourrait soupçonner que ces différences de formulations sont la preuve que chaque auteur, en fonction de déterminismes extérieurs à la théorie psychanalytique, transforme la théorie des pulsions pour la rendre conforme au système d'énoncés culturels auquel il participe. Dans cette occurrence on se retrouverait dans ce débat, passablement éculé, de savoir si, à l'origine, la psychanalyse ne serait pas une histoire juive que les autres systèmes culturels tenteraient de s'approprier en la transformant en fonction de leurs propres déterminants. A l'appui de cette construction on pourrait apporter un certain nombre de constatations qui sembleraient en certifier la véracité. A s'en tenir à Freud et à Lacan, il serait facile d'accumuler un certain nombre de résurgences culturelles, qui accrédi teraient cette fantaisie.

Pour Freud, on pourrait sans trop de difficulté répertorier des similitudes entre sa culture judaïque d'origine et son oeuvre :

Dans ses textes :

- sa manière particulière d'exposer et de construire qui pourrait rappeler la structure d'un texte talmudique,
- sa manière tout à fait singulière de pratiquer la citation d'auteurs qui va bien au delà de l'honnêteté et de la rigueur du chercheur mais renvoie à cette prise d'acte que d'autres, avant lui, en ont dit sur tel sujet qu'il traite actuellement, que donc la singularité d'une avancée se déploie par rapport à l'ensemble des singularités qui ont exposé par avant. Il n'y a de singularité que relative. Cette pratique évite les écueils auxquels l'idéologie communautaire mène où : «tout est à tous et réciproquement»,
- sa position implicite concernant le statut de la parole chez l'humain qui se réduit à sa fonction, symbolique, organisatrice, classificatrice et non créatrice,
- sa conception de la réalité sociale qui se présente comme binaire : ou la horde régie par les liens libidinaux, ou l'organisation juridique du groupe, sans même qu'une troisième structuration ne soit envisagée. Conception qui n'est pas sans rappeler l'ancien testament où après l'élection (Abraham), qui institue une communauté hébraïque sans droit écrit et assujettie aux droits des peuples qui les asservissent, l'alliance (Moïse) fait passer le peuple élu par le dire de la loi et débouche sur l'organisation sociale d'une société de droits et de prescriptions qui contingentent les effets de perversion polymorphes (le veau d'or) de la libido mise en acte dans l'espace communautaire. Conception qui n'a pas été sans conséquence sur le développement du mouvement psychanalytique lui-même, puisque Freud le fit passer de la horde psycho-affective à l'association internationale sans autre forme de procès. De nos jours, nous oscillons toujours entre ces deux positions : ou la nursery, lieu d'effectuation des pulsions partielles auto-érotiques, ou l'embrigadement juridico-social.

Ces quelques indices rassemblés comme ils me sont venus et sans autre intention, à supposer qu'ils soient exacts (ce qu'on me contestera sans doute), pourraient faire penser que Freud, quoique athée, ne déroge pas à certains éléments de sa culture lignagère.

De la même manière, pour ce qui concerne Lacan, on pourrait relever des traits de son appartenance à la culture chrétienne catholique. Pour ne pas faire fastidieux, je m'en tiendrai à ce qu'on pourrait appeler sa conception de l'altérité qui, en apparence, n'est pas sans rappeler celle du nouveau testament. En effet, il serait possible de réduire l'apport des «Complexes Familiaux» à une accréditation des catégories religieuses :

- du semblable qui s'originerait et se structurerait à partir du complexe d'intrusion en tant que la réaction d'invidia tend à constituer un double indifférencié.



- de l'autre qui résulte de la reconnaissance narcissique totalisante de soi dans l'épreuve du miroir («tu aimeras ton prochain comme toi-même». «Aimez-vous les uns les autres») et permet l'entrée dans le complexe d'Oedipe. Ce qui ouvre l'accès à la fonction du père. Au point qu'on pourrait penser que toute cette élaboration est développée par Lacan pour sauver à travers le concept de père freudien le spectre de la divinité unique. Pour ma part, si je m'en tiens à la lettre des «Complexes Familiaux», je serais enclin à penser que Lacan, grâce à la figure du père, sauve l'autre et le semblable qui lui permettent de fonder le grand Autre comme tel.

Mais il serait préjudiciable de réduire ce texte à cette fin dérisoire. Alors que ces trois complexes, dans lesquels les membres de la famille nucléaire interagissent entre eux et sur l'infans, mais où chacun a une place prédéterminée (ainsi la mère, dans son complexe de sevrage en tant qu'elle incite à la liquidation de la fonction topologique du sein comme prolongement en circuit fermé de la bouche nourrissante, soit, dans le complexe d'intrusion, le frère «neutre», c'est-à-dire un quidam qui, quel que soit son sexe, puisse apparaître comme semblable dans la relation à la mère sur le modèle structural repéré par Saint Augustin constatant «l'invidia» sous le regard amer qu'un frère de lait porte à son alter par sa mère allaité ; encore la mère, dans son complexe de castration où la peur de la perte du membre représente synecdotiquement la menace du retour aux affres du morcellement du corps tel qu'elles sont vécues dans la symbiose à celle-ci, mais aussi le père qui, absent jusqu'alors, est promu agent de la répression incestueuse et support valeureux d'identification nécessaire à l'édification de l'idéal du moi) articulent comment l'enfant hors la langue subit ; comme de l'extérieur, l'encodage des imagos mentales endogènes. Encodage qui fournit un représentant psychique à la représentation mentale de l'imago. C'est à ce prix que le désir originellement parasitaire se transforme, au gré de l'enchaînement des phases complexuelles, en motion subjective centrifuge.

Il serait là aussi illégitime de conclure que Lacan, dans le début de son invention métapsychologique ne fait que christianiser une découverte et une invention freudiennes (Freud tout au long de son oeuvre n'a cessé d'inventer sa propre découverte), elle-même avatars et résurgences de la théologie hébraïque. D'autant que ce texte des «Complexes Familiaux» qui esquisse une topique originale et celui de «L'Aggressivité en Psychanalyse» qui esquisse une énergétique alternative à celle de Freud, me semblent être une véritable tentative effectuée par Lacan d'introduire une formulation qui tirerait la psychanalyse hors de la codification mythologique. Agencement mythologique du dogme des pulsions que Freud non seulement ne contestait pas mais revendiquait même, tout en faisant remarquer à Einstein que la physique, fut-elle la plus théorique, n'échappait pas à cette mythologisation du fait même de la semantisation de ses énoncés. En cela il rejoignait Wittgenstein. Lacan lui, dès l'abord, tente une formulation formalisée des énoncés métapsychologiques.

Ce qu'on peut dire tout au plus, c'est que les énoncés culturels hérités servent uniquement de forme d'expression à l'invention théorique. Et quand je parle «d'expression» je ne serai pas opposé à ce qu'on y entende le sens que Gilles Deleuze

attribue à ce concept Spinozien : à savoir que l'expression serait acte de connaissance qui ne resterait pas extérieur à l'objet à connaître, mais qu'il exprimerait l'objet lui-même...». Dans le cadre de la métapsychologie, l'inconscient, à cause de ce statut d'inconscient, ne peut être qu'exprimé. L'inconscient, motion impassible, fait butée à l'exigence théorique. Il est littéralement a-théorique, quoiqu'à la théorie, il y pousse, et vient fort opportunément dénier toute théorie et tout savoir qui tentent de se constituer. Pour y revenir, le système d'énoncés culturels (le système sémantico-sémiologique) ne sert que de matière à l'expression d'invention. C'est-à-dire qu'aucun déterminisme culturel n'affecte l'invention singulière des auteurs qui oeuvrent dans l'élaboration de la théorie psychanalytique. Il me semble que l'introduction de ce concept «d'expression» permet d'accréditer la notion d'hétérologie. Il s'agit de fonder la validité de l'hétérogénéité des agencements d'énoncés comme n'étant contradictoires ni avec la découverte ni avec l'invention freudienne. Il me semble, pour ce que j'en pense actuellement, que le concept spinozien, exhumé par Gilles Deleuze, répond à la faction des orthodoxes dans la mesure où il autorise l'invention singulière comme variation d'énoncés sur le thème obligé de la découverte freudienne. Etant entendu que pour ce qu'il en est de la réalité psychique, le modèle de l'écriture logico-mathématique (ou le raisonnement axiomatique) ne serait, dans cette hypothèse, qu'un mode d'expression, au même titre que tout autre. Il n'y aurait pas de pertinence supérieure de cette modélisation, eu égard à la matière que suppose la réalité psychique, par rapport à tout autre qui se déploierait à partir d'une autre consistance micro-culturelle. Ce concept d'expression, s'il était validé, en tant qu'il était une doctrine de l'hétérologie<sup>1</sup>, pourrait permettre de sortir de l'illusion communautaire où l'irréductible singularité est annulée au profit de la transaction échangiste (intégrale ou détournée) des énoncés. De plus, ce concept fait obstacle à la tentation oecuménique et légitime l'accueil à d'autres systèmes d'énoncés.

Mais, comme je vous l'annonçais dès l'entrée, cela ne veut pas dire pour autant qu'à la deuxième question on puisse conclure de manière identique. Je vous rappelle son intitulé «Est-il possible d'élaborer une théorie métapsychologique à partir de l'hypothèse de l'inconscient sans que cette hypothèse elle-même ne soit induite par déterminisme issu de la consistance culturelle dans laquelle elle est posée». Pour le dire sans pédanterie, cela revient à se demander si la découverte Freudienne, qui pose l'hypothèse de faits psychiques inconscients, aurait pu advenir hors de l'aire culturelle définie par la rupture monothéiste. Cette «idée folle» comme le disait Lacan de postuler l'existence de faits psychiques, pouvait-elle émerger ailleurs que dans notre culture

---

<sup>1</sup> Michel Fennetaux a terminé son intervention sur quelque chose qui ne me semble pas sans relation avec ce que j'avance là. Il proposait la notion de relation disconsensuelle. Etant à ce moment en position de président de séance, je me suis abstenu, protocolairement d'intervenir. Pourtant il me semble que cette notion tient plus du champ politico-social que de l'articulation psychanalytique. En effet, il s'agit de prôner la déconstruction d'un hypothétique consensus qui aurait été, préalablement, érigé en idéal du colloque social des psychanalystes. Or le consensus se réfère au champ de la psychologie sociale. Non du corpus théorique de la psychanalyse. Pour ce qui me concerne, le fait de ne pas faire consensus ne me paraît pas un critère suffisant pour attester de la validité d'une élaboration de la théorie psychanalytique. Il n'est ni une condition nécessaire ni suffisante. Par ailleurs il ne participe pas à la compréhension de ce qui pourrait être un collectif. Reste que le terme peut faire effet de slogan. Sans plus.



judéo-chrétienne ? Encore faudrait-il s'aviser que la véritable idée folle qui fait coupure épistémologique, n'est pas qu'il y ait des faits psychiques inconscients mais bien que le désir soit (l')inconscient. Ce qui n'est pas la même chose. Car postuler l'existence de faits inconscients ne radicalise pas l'hétérogénéité entre réalité psychique et réalité sociale. On est là encore, dans la continuité entre faits sociaux et actes psychiques.

Ce que je vais avancer dans ce qui va suivre n'est pas avéré. Nulle argumentation n'en viendra, aujourd'hui, étayer la vraisemblance. Juste une intuition que je vous livre, sans artifice. Tout se passerait comme si à l'orée de la culture judéo-chrétienne, il y aurait eu prise en compte d'un réel hors langage non seulement attribut mais surtout constitutif de la réalité psychique. D'un hors langage qui ne creuserait aucun manque et dont l'origine ne pourrait être référée à une quelconque carence ou défaillance de programmation génétique. Tout se passerait comme si ce qui fait la puissance de la pensée judaïque tiendrait de la prise en compte du réel. Car ce qui me frappe, dans le judaïsme, c'est cette manière tout à fait inouïe de conceptualiser Dieu. Ce qui me paraît original dans l'appréhension de dieu (qui ne serait pas une divinité) ce n'est pas tant qu'il soit unique (d'ailleurs de savants historiens de l'histoire des religions contesteraient sans doute cette caractéristique - je pense en particulier au travail d'Henri Corbin «Les paradoxes du monothéisme» bien que ce que je vais avancer ne serait pas en totale contradiction avec sa différenciation entre «dieu être» et «dieu étant» puisqu'il réduit le véritable monothéisme à la première formulation) - non pas qu'il soit inaudible, irregardable, irreprésentable - ce qui me frappe moi en tant que psychanalyste, c'est aussi qu'il ne soit pas nommable. Qu'il présentifie qu'il y ait de l'innommable. Que ce Yahvé soit aussi Elohim. Soit, selon la lecture d'un Ibn Arabi, «lui la divinité, l'être des êtres». Où le «oï» renvoie à la présence ineffable. Le «im» au temps absolu. Et qu'ainsi l'attribut de divinité «el» renvoie à une si radicale extériorité qu'il n'y aurait plus, à ses confins, de symbolisation possible. Ce qui éclaire d'un jour nouveau la métaphore de l'homme créé à l'image de dieu : il y aurait chez le parlêtre de l'irréductible à la symbolisation. Il serait donc impertinent de réduire cette qualité «d'innommable» à un quelconque tabou. A une sorte d'interdit. Nulle terreur, nulle incapacité, aucune impossibilité ne viennent inhiber la possibilité d'une nomination mais au contraire l'indice de l'émergence d'un point d'abstraction indépassable pour exprimer un être qui serait au delà de la compétence sémantico-sémiologique de la langue. L'instance «logique» qui clôt la consistance de l'univers. Exploit qui dérape sur la déduction qu'une telle extériorité au langage ne peut se concevoir que comme transcendante. Transcendance qui ravale l'étrangeté même du concept à la mythologisation imaginaire d'un «être ailleurs» réceptacle de toutes «les vertus idéalisées» des puissances terrestres. Comme si le hors le langage ne pouvait se penser autrement que sous les espèces de la transcendance.

Ce faisant, il m'est venu à penser que Freud, quoique nourri de philosophie allemande, quand à la fin de «Science des rêves», il pose ce concept déroutant «de désir indestructible», renoue, de fait et vraisemblablement à son insu, avec cette aride nécessité du judaïsme de penser le réel. C'est pourquoi au début de cet exposé, faisant allusion à un mystérieux «concept ersatz», j'anticipais cette convergence. Encore que qualifier d'ersatz un concept majeur peut paraître déplacé. Aussi il faut entendre cette

dénomination comme métaphore qui connote l'idée d'un remplacement dans un ensemble d'un concept par un autre plus pertinent. Car à bien y réfléchir cette notion, jusqu'alors inouïe, de désir indestructible apparaît comme une chute paradoxale puisque toute l'argumentation concernant la fonction du rêve tient d'une part dans l'hypothèse psycho-physiologique de «gardien du sommeil» mais d'autre part, et surtout, dans le postulat de réalisation sous forme codée (grâce aux mécanismes de déplacement et de condensation) du désir. Le désir du rêve, sous l'égide du processus primaire, participe à l'économie de la satisfaction sexuelle. il y a donc surgissement d'une contradiction entre un désir susceptible de satisfaction et un désir indestructible. Tout se passerait comme si, avec l'affirmation de l'indestructibilité du désir, Freud considérait, de facto, l'ensemble de ces démonstrations concernant les rapports du désir et du rêve comme autant d'apories. Aussi à l'instar de ce qui se passe dans la théorie dualiste des pulsions. on se trouverait dans l'obligation de formuler deux régimes désirants :

- l'un qui se résoudrait à l'appétence et à la satisfaction régies par le principe d'homéostasie. Ce serait celui que l'on trouve à l'oeuvre dans l'activation des pulsions sexuelles partielles et dont le scénario s'explique par la mise en scène des images du rêve.
- l'autre, brutalement énigmatique, serait cette instance dynamique difficilement conceptualisable parce que ne pouvant s'articuler ni à une énergétique repérable, ni à une topique déterminée que Freud affirme, sans explication ni démonstration, comme étant de tension constante. Manière de désaveu de la conception précédente mais qui légitime, à mon sens, la découverte freudienne Concept que Freud ne ré-utilisera jamais et qui réapparaîtra, remanié, dans «Analyse terminée – Analyse interminable» sous l'avatar de ce rejeton de l'instinct de mort qui ne souffrirait aucune liaison Désir indestructible, délié et silencieux.

Dans cette supposition, il me semble que l'on peut reconnaître l'exigence de penser un point d'irréductible qui n'est pas sans rappeler celui que j'attribue, quant à dieu, au judaïsme. A la différence près, mais essentielle, que le désir concerne la consistance du parlêtre alors que le dieu innommable du judaïsme concerne la consistance de l'univers. Cette lecture permet une appréhension nouvelle de l'aphorisme que Lacan pose dans son séminaire de mars 1970 : «dieu est inconscient». Si l'on élimine l'entendu trivial d'un dieu qui ne serait que la représentation refoulée du père alors on peut penser que l'inconscient est, non pas un équivalent de dieu pour le sujet, mais se substitue comme concept à celui de dieu dans la structuration de la réalité psychique. Ce qui n'est pas éloigné de l'hypothèse freudienne qui opère un double remaniement d'abord de réduction de l'universel au subjectif et, ce faisant, d'instauration d'une immanence conforme à l'articulation de la réalité psychique au biologique. Dans cette configuration le désir indestructible se positionne comme concept limite d'avec le biologique en lieu et place de la pulsion.

Mais la chute de la référence à la transcendance obligée, et la réintégration de l'immanence comme attribut du subjectif ne me paraît possible que si précédemment,

un travail de perlaboration n'avait été entrepris dans le cadre du corpus de la métaphysique elle-même. Il me paraît vraisemblable, sinon prouvé, que la découverte freudienne ne peut advenir que dans une culture judéo-chrétienne qui a subi la radicalisation métaphysique entreprise par Spinoza au XVII<sup>e</sup> siècle. Radicalisation qui aboutit à la transformation de la-dite métaphysique en Ethique. Après lui, la problématique de l'être ne peut plus être posée comme avant. Il me semble que cette catastrophe que déclenche le penser spinozien est un passage obligé pour que puisse se constituer une métapsychologie freudienne. Ne serait-ce que parce que Spinoza éradique de manière définitive le concept de transcendance comme non pertinent dans les corpus de la métaphysique. Je vous rappelle que cette éradication, Spinoza l'opère en promouvant la substance comme concept clé à partir duquel il développera avec «l'esprit de géométrie» son Ethique. Je ne résiste pas au plaisir de vous en rappeler la définition. Elle est donnée au chapitre III intitulé «De Dieu». C'est la troisième définition. «J'entends par substance ce qui est en soi et est conçu par soi : c'est-à-dire ce dont le concept n'a pas besoin du concept d'une autre chose, duquel il doit être formé». Partant, déduit de la substance ou même coextensif de celle-ci, dieu n'est plus un être créateur transcendant à l'origine de toute chose, mais un être premier au sens logique. C'est une ontologie de l'immanence absolue. Se déduit, ensuite, à cause du caractère actif de la substance, une conception de l'homme comme acte et non comme potentialité, de désir et non de connaissance (dans le livre III de l'Ethique, Spinoza affirme en effet que «l'essence de l'homme est le désir» ). Se surpasse, aussi, la problématique du bien et du mal à laquelle il substitue celle du bon et du mauvais (il n'y aurait pas «d'au-delà du bien et du mal» comme Nietzsche en développe la morale). Toutes affirmations qui semblent préfigurer la découverte freudienne qui subvertira l'appétence désirante spinozienne en désir indestructible et la cosmologie universelle post galiléenne en problématique subjective. D'ailleurs, il serait pertinent de se demander si, dans l'éthique de la psychanalyse, Lacan ne tente pas, avec sa manière de formuler le désir à partir de l'a-chose, la même révolution d'axiomatisation de la psychanalyse que Spinoza réussit en son temps. De la même manière que Spinoza remanie la métaphysique en éthique, on peut penser que Lacan tente de transformer la métapsychologie de la psychanalyse en éthique de la psychanalyse. Sans succès puisque le désir, chez Lacan, reste tributaire de l'objet, fut-il réduit au fantasme.

Mais, il me semble que Spinoza n'aurait pas pu opérer sa découverte «substantielle», si un siècle avant lui, Calvin avec sa prédestination prélapsaire, n'avait ouvert la voie. Je sais que la pré-éminence de la prédestination prélapsaire, dans le dogme calviniste, a fait l'objet de discussions sans fin, entre d'éminents exégètes autrement plus qualifiés que je ne le suis. Pourtant, il me semble que ce n'est pas la question du salut par grâce et non pas par les oeuvres, au coeur du débat de la première protestation luthérienne, qui est schismatique. Thomas d'Aquin soutenait déjà cette position . Par contre, la découverte que constitue le dogme de la prédestination prélapsaire, a pour effet de pousser la position transcendantale de dieu à tel point d'éloignement que, en ce qui concerne les affaires des hommes, s'instaure comme implicitement une quasi immanence (ou pré-immanence) du fait humain dans sa singularité. Et le fait que les affaires du royaume soient non seulement au delà de toute représentation possible,

mais non susceptibles d'une quelconque conceptualisation, entraîne la pensée calviniste, si on exclut la somme de «l'Institution Chrétienne», hors de l'invention théologique au profit d'une élaboration du collectif qui articule les rapports du sujet à la culture et à l'économie. Au point que cette esquisse d'articulation du subjectif à l'économico-culturel pourrait apparaître comme une prématuration, voire une anticipation, de l'éthique spinozienne. Max Weber ne s'y est pas trompé qui intitule l'ouvrage consacré à l'influence du protestantisme sur l'évolution de la pratique économique en occident : «L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme». Sans pousser plus avant, on pourrait considérer cet investissement du protestantisme sur l'appréhension de la réalité sociale comme le signe de l'incapacité du calvinisme à remanier le champ du religieux. Ainsi la foi perd sa fonction dialectique d'avec la croyance. C'est sans doute pour cela que le judaïsme a, vis-à-vis de la réforme calvinienne et de ses effets, une attitude non dénuée d'ambiguïté, ne lui envoyant pas dire à quel point cette position constitue un échec théologique. Le calvinisme n'est pas au catholicisme ce que l'islam est au judaïsme. Reste qu'indéniablement ce mouvement culturel ouvre la voie à l'avènement de la société civile moderne. Mais Calvin n'aurait pu lui-même instituer la coupure de la prédestination dans le dogme catholique, si Thomas d'Aquin n'avait, antérieurement, articulé de manière explicite les rapports entre la connaissance objective et la foi. Monique Rebeillard nous en a parlé hier soir avec tant de clarté qu'il n'est pas nécessaire que j'y revienne.

Pour conclure, on pourrait poser l'hypothèse que la consistance culturelle à l'œuvre dans les avatars historiques de notre société induit (ou autorise), indéniablement l'émergence de la découverte freudienne du désir (inconscient) indestructible. En effet tout se passerait comme si la catastrophe qu'entraîne dans la culture pharaonique la conception hébraïque de dieu qui ne serait ni divinité représentable ni nommable, mais point logique ultime qui ferme la consistance de l'univers, déterminerait une suite de remaniements dont les jalons (imprécis) pourraient être : d'abord la déduction hérétique de prôner la nécessité d'une transcendance pour atténuer le scandale de «l'innommable» dans l'appréhension d'une radicale extériorité telle que la propose le christianisme Paulinien ; ensuite le retour de l'islam mohamédien à une stricte doctrine de l'innommable qui profère qu'«il n'y a d'être que de dieu» manière d'éluder la nécessité d'une transcendance ; puis la réfutation de la prétendue nécessité théologique et métaphysique de la transcendance et la promotion par Spinoza à l'immanence universelle ; enfin l'avènement avec Freud, du concept d'immanence subjective attesté par le concept de désir indestructible qui entérine l'extériorité irrépressible du parlêtre au monde (pour l'humain ni autre, ni semblable). On pourrait pourtant m'objecter que mon intuition première ne s'étaye que sur des bribes de savoirs incomplets issus de mes ignorances et incultures relatives. Je ne disconviens pas qu'un autre, autrement savant ou ignorant autrement, aurait pu agencer d'autres éléments déterminant des conclusions hétérogènes aux miennes... C'est admettre que mes propos ne valent que par l'expression singulière qui participe à la transmission de sa consistance supposée...

Juste encore quelques mots : Freud en promulguant le désir comme indestructible me semble permettre d'envisager le collectif comme mise en acte de la laïcité qui ne se

réduirait ni à l'athéisme ni à l'incroyance. Etre en position laïque impliquerait l'exigence de soutenir, ne fut-ce que par intermittence, le désir indestructible comme expression de l'immanence subjective. Manifestation de l'éradication du phénomène religieux. C'est sans doute à ce prix que l'on pourrait remanier la métapsychologie en éthique... Mais ceci est une autre histoire.

Je vous remercie de votre attention d'autant plus qu'elle était matinale.

## DISCUSSION

*M. REBEILLARD :*

*Est-ce qu'il y a une parenté ou une identité entre le sujet de la psychanalyse et l'être de la Bible ?*

*M. LE BAILLY :*

*Je ne crois pas, non. Je crois justement que la coupure qu'introduit Freud fait sauter... quand on parle de cette manière on a l'impression qu'effectivement, on réintroduit dans la psychanalyse la question de l'être, ce qui n'est pas forcément vrai. Je ne crois pas que c'est identique. Qu'il y ait une substitution, c'est-à-dire qu'on passe d'une problématique de l'être à une problématique du sujet, c'est sûr ; mais je ne crois pas que le sujet de l'inconscient ait quelque chose à voir avec l'être. Ce que j'essayais de montrer, c'est que cette espèce de consistance culturelle, qui a abouti à cela, l'exclut justement ; comme si on excluait l'être. On exclut dieu et on exclut l'être.*

*M. R. :*

*Deux mots sur Saint Thomas, c'est vrai que la grâce il l'a mise du côté des choses révélées sur lesquelles on n'a pas d'emprise, il l'a sauvée.*

*M. L. :*

*Absolument.*

*J. SZPIRKO :*

*A partir du moment où on oppose nature et culture, on se met dans une dualité...*

*M. L. :*

*...qui n'est pas ce que je défends, je reprends les choses de Lacan là-dessus.*

*J. S. :*

*Pour reprendre la question préliminaire, c'est sûr que toutes les religions, si elles suscitent tant d'attraits, c'est bien qu'elles nous accrochent par quelque chose. Et ce par quoi elles nous accrochent, c'est vraisemblablement par le symbolique qu'elles charrient toutes et par lequel on est tous pris à notre insu, et je crois qu'effectivement la pensée freudienne fait une rupture. Par contre, en ce qui concerne le fait d'évoquer le rapport de*

*l'inconscient à la culture, c'est toujours quelque chose qui me gêne dans la mesure où si on parle de culture, on déplace complètement la question en dehors du champ freudien, ou du moins du champ freudien tel que Lacan l'a commenté, dans la mesure où il s'agit en fait de langage et que la culture n'est que référée aux modalités langagières par rapport auxquelles on l'aborde.*

*M. L. :*

*Mais j'ai parlé de théorie, je n'ai pas parlé de l'inconscient. Ce que j'ai dit c'est : peut-on faire une théorie de l'inconscient en dehors d'un déterminisme culturel. Je n'ai pas dit que l'inconscient s'opposait à la culture, je l'ai dit comme acultureL Est-ce qu'on a pu élaborer une théorie métapsychologique hors des déterminismes culturels ? Est-ce que la découverte freudienne peut arriver hors d'une certaine ère culturelle ? Je tiens que non. C'est indécidable.*

*J. S. :*

*Ce à quoi nous sommes confrontés, c'est à notre expérience quotidienne, et on s'aperçoit bien que les métapsychologies qu'on produit aujourd'hui, elles sont clivées à un certain nombre de modèles langagiers qu'on emprunte à droite et à gauche, qui sont l'évolution des sciences...*

*M. L. :*

*Tout à fait, mais, en fait, ça ne change rien, c'est une expression mais ça ne change rien.*

*J. S. :*

*L'inconscient freudien est toujours le même, on n'a pas inventé quelque chose de nouveau, simplement, on a inventé des nouvelles modalités d'en rendre compte...*

*M. L. :*

*...de formulation et d'expression, absolument.*